

JEAN BÊTE

Version de Haute-Bretagne

Il y avait, une fois, un gars si bête, mais si bête, que tout le monde l'appelait Jean Bête, et ce surnom lui convenait assurément.

Un jour, sa mère lui dit :

— Jean, j'voudrais cuire de la galette, va donc au bois me *qu'rir* un lai de bûchettes.

— Oui, ma mère, répondit-il, car il était obligeant, et il alla au plus vite chercher ce qu'on lui demandait.

En s'en revenant, comme il était fatigué, il s'arrêta près d'un *ruisset*, et comme un enfant — bien qu'il fut déjà un homme — il se mit à barboter dans l'eau.

Tout à coup il aperçut dans le sable une petite anguille qui, chassée par les pieds de l'idiot, se glissa sous une roche. Il se mit aussitôt à la poursuivre.

Après de longs efforts, il s'en empara et la mit aussitôt dans sa pochette en sautant de joie et en disant : « *Ah ! je vas t'y me régaler !* ».

La pauvre petite anguille, qui l'avait entendu, lui cria :

— Jean, tu n'es pas méchant, tout le monde le sait : laisse-moi la vie et tu n'auras pas à t'en repentir, car je suis fée ; chaque fois que tu désireras quelque chose, tu n'auras qu'à le demander en invoquant mon nom et tu seras servi selon tes désirs.

— *J'veu ben*, répondit Jean Bête, et il remit l'anguille dans le ruisseau.

S'étant aperçu qu'il avait perdu beaucoup de temps à courir après l'anguille, et ayant peur d'être grondé par sa mère, il se mit à réfléchir et dit, au bout d'un instant, avec le plus grand sérieux :

Par la volonté de mon anguillette

Que je m'en aille à cheva sur mes bûchettes !

A peine Jean avait-il eu le temps de formuler son vœu, qu'il se trouvait enlevé à une hauteur prodigieuse, apercevant autour de lui une très grande étendue de pays.

En passant au-dessus de la ville qu'il avait traversée le matin pour aller au bois, il entendit une voix qui disait :

— Regardez donc Jean Bête.

Et aussitôt tous les yeux se dirigèrent vers l'endroit indiqué par la personne qui venait de parler, et qui n'était autre que la fille du roi.

Jean qui avait reconnu la princesse, murmura :

Par la vertu de mon anguille

Que la fille du roi

Soit grosse de moi !

Et il continua son voyage aérien aux yeux de la foule étonnée.

Lorsqu'il arriva chez lui, sa mère qui ne l'avait pas attendu, finissait de cuire sa galette.

Elle le réprimanda sur sa paresse ; mais le gars qui ne l'écoutait pas, s'écria :

Par la vertu de mon anguille

Un bon piché de piquette,

Et une écuelle de patates o du lait !

Et son souhait fut exaucé au grand ébahissement des personnes présentes.

Une année s'écoula. Un jour que Jean était allé se promener dans la ville, regardant les boutiques des marchands pendant des heures entières, les mains dans les poches, la bouche ouverte, entendit tout à coup publier à son de trompe, que la fille du roi était accouchée depuis trois mois d'un gros gars dont elle ne pouvait indiquer le père ; qu'une fée présente au baptême, avait donné à l'enfant une rose, qu'il remettrait à l'auteur de ses jours quand celui-ci se présenterait devant lui ; et qu'en conséquence le roi intimait l'ordre à tous les jeunes gens de son royaume de se présenter devant le nouveau-né. Celui ainsi désigné épouserait la princesse.

— J'vas y aller ma aussi, dit Jean Bête, et il suivit la foule des gentilshommes qui, sur l'ordre du roi, se rendaient au palais.

Les valets en le voyant avec ses gros sabots, voulurent l'em. pêcher d'entrer, mais il fit un tel tapage que le roi vint voir ce que cela signifiait. En apercevant l'idiot, le monarque dit en riant :

— Laissez-le monter chez la princesse.

A peine Jean Bête fut-il entré dans le salon, que l'enfant lui tendit la rose.

Tout le monde resta stupéfait, et le roi entra dans une violente colère à l'idée d'avoir un tel gendre. Toutefois, sa parole étant donnée, il voulut que le mariage se fit immédiatement, se réservant d'exercer sa vengeance comme il l'entendrait.

En effet, aussitôt la cérémonie terminée, le roi se fit apporter un tonneau dont l'un des bouts avait été défoncé, et il obligea les nouveaux époux à y entrer. Il leur donna des vivres pour plusieurs jours et les fit jeter à la mer.

Jean Bête et sa femme étaient bien désolés ; la princesse surtout ne faisait que pleurer.

Au bout de quelques jours, les vivres manquèrent, mais jean répéta aussitôt :

Par la vertu de mon anguilllette,

Un bon piché de piquette,

Et une écuellée de patates o du lait !

La princesse fut fort étonnée de voir apparaître du cidre, et dans une écuelle, des pommes de terre dans du lait.

Bien que ce mets ne lui plut guère, force lui fut d'en manger.

Le lendemain, lorsqu'elle vit que son mari allait encore demander des pommes de terre dans du lait, elle lui dit :

— Puisque tu obtiens ce que tu veux, ne pourrais-tu demander du rôti, du vin et du pain blanc, cela vaudrait mieux que la nourriture grossière que nous avons mangée hier.

L'idiot obéit et ils furent servis comme ils le désiraient. Une autre fois, la femme de Jean Bête conseilla à celui-ci de demander à être plus fin.

Il le fit et devint tout à coup aussi dégourdi qu'il avait été niais.

Comprenant alors tout le parti qu'il pouvait tirer du don qu'il tenait de son anguille, il formula le souhait suivant :

— Par la vertu de mon anguillette, que je sois immédiatement transporté, avec ma femme, dans un magnifique palais, en face de celui du roi, mais beaucoup plus beau que le sien.

Le lendemain, lorsque le monarque s'éveilla, on lui apprit l'étonnante nouvelle du palais construit dans une nuit. Il se mit à sa fenêtre, afin d'apercevoir ses voisins, mais ni ce jour-là ni les jours suivants, il ne vit personne.

Très intrigué, il eut l'idée de donner une fête et d'inviter les personnages qui possédaient une aussi somptueuse demeure.

Jean et sa femme se rendirent à l'invitation du roi qui les reconnut et leur demanda comment il se faisait que son gendre — qu'on avait surnommé Jean Bête — fut devenu intelligent, instruit et riche.

Jean lui fit le récit de ses aventures, et le roi lui pardonna sa plaisanterie du haut des airs.

A partir de ce jour, aucun nuage ne vint troubler leur bonheur.

Le grand-père fut d'autant plus aimable que, chaque année, le jeune ménage augmenta la population de son royaume.

Contée par Jules Marchand, de Saint-Tual, âgé de 22 ans.

Revue du Traditionnisme Français, 1907, 97-101 : A. ORAIN, Ille-et-Villaine